

Mercure de France : journal
politique, littéraire et
dramatique / par une société
de gens de lettres

. Mercure de France : journal politique, littéraire et dramatique / par une société de gens de lettres. 1799-02.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

M E R C U R E

M E R C U R E

D E F R A N C E ,

Décadi, 20 Ventôse, an 7.

10 Mars 1799

ACQ. 46,194
LABÉDOYÈRE

P O É S I E S .

L'ÉDUCATION D'ACHILLE.

Fragment d'un Poëme intitulé : ACHILLE A SCYROS, par le citoyen LUCE, professeur de Littérature, au Prytannée.

JE bravais des saisons les outrages divers,
L'air brûlant des étés, la glace des hivers :
Sur un lit de duvet, bercé par la molesse,
Jamais un doux concert n'endormit ma paresse :
Sur la pointe d'un roc j'aimais à sommeiller,
Et le bruit des torrens ne pouvait m'éveiller.
Ainsi j'ai vu passer les jours de mon enfance ;
Ainsi je préludais à mon adolescence.
J'appris alors à vaincre un coursier indompté,
Sur sa croupe rebelle avec orgueil monté ;
Tantôt je devançais les cerfs ou le lapithe :
Qui d'un pas effrayé précipitait sa fuite.
Et tantôt je suivais, d'un élan aussi prompt,
Le vol du trait ailé qu'avait lancé Chiron.

Tome II.

D

Souvent dans la saison au repos consacrée,
 Quant du fleuve engourdi le rigoureux Borée
 A peine avait fixé le cristal frémissant,
 Un regard de Chiron, sur ce miroir glissant,
 M'ordonnait de courir, sans que mon pas agile
 Blessât en l'effleurant son écorce fragile.

L A R U P T U R E.

A M O N I N F I D E L L E.

AIR : Il faut des époux assortis.

Six mois me laissant mon erreur,
 Je fus l'esclave de tes charmes;
 Le souvenir de mon bonheur,
 De regret m'arrache des larmes;
 De ton cœur, en s'offrant à toi,
 Un autre effaça mon image,
 S'il fut plus aimable que moi,
 Il ne put t'aimer davantage.

Tu n'entendras jamais de moi
 Aucun reproche, aucune plainte;
 De l'Amour subit-on la loi!
 Ce ne peut être par contrainte.
 Tu m'aimais et tu m'as quitté,
 Vraiment j'en ignore la cause;
 Mais je sais que de volupté
 Six mois sont toujours quelque chose.

On me disait que la beauté
 Presque toujours était légère,

Il faut donc que l'amant quitté,
De revoir son amante espère ;
Soit par caprice ou par retour,
Recherchant encor ma présence,
Si tu reprenais ton amour,
Moi j'oublirais ton inconstance.

J. A. JACQUELIN.

*Explication de la Charade, de l'Énigme, et
du Logogriphe du numéro précédent.*

LE mot de la Charade est *Emeute* ; celui de l'Énigme est *Pain* ; celui du Logogriphe est *Animal*, où l'on trouve *an-ni-mal-malin-Milan-Lima-ami-Ain* (département de l') *mil-Lama-Aman-lin*.

C H A R A D E.

M O N premier est droit comme un I,
A le chercher vous vous cassez la tête,
Et cependant il est dans un ami.

Mon second..... aïh ! aïh ! je m'arrête ;
Mon second est rond comme un O ;
Hélas ! pour prix de l'amour le plus beau,
Jupin changea mon tout en bête.

É N I G M E.

ENVAIN vous prétendez que d'une jeune fille
Je pourrai défendre l'honneur ;
Que faire contre un séducteur ?
Vous le savez, nonne gentille,
Vous, dont j'ai si souvent senti battre le cœur.

Et vous, qui, de votre pupille,
 Voulez seul enflammer l'ardeur,
 Avouez-le, pauvre tuteur,
 Combien je vous suis inutile,
 La garder serait difficile,
 Je résiste à peine au voleur.

L O G O G R I P H E.

A I R : *de la Croisée.*

P A R M I tous les hôtes des bois
 Je jette l'effroi, l'épouvante,
 Vous avez deux pieds..... J'en ai trois,
 Coupez ma tête, et je vous tente,
 Retournez-moi, sans différer,
 La chose devient différente.....
 Car vous allez me comparer
 Le sein de votre amante. (*bis.*)

M É L A N G E S.

POURQUOI LES POETES *ne jouirent-ils*
à Rome d'aucune immunité?

(F I N.)

CETTE prétention des Romains vers l'étude de l'éloquence, et l'intime persuasion où ils étaient qu'il n'y avait que ce moyen d'assurer le salut de la république, fut cause qu'ils instituèrent, sur-

tout à Rome, des écoles de grammaire et de rhétorique, à la tête desquelles ils mirent d'habiles maîtres, pour instruire les jeunes gens dès le bas âge, dans un genre d'étude, qui tendait non-seulement à conserver la splendeur de l'état, mais encore à l'augmenter. Il était donc nécessaire que ceux auxquels on confiait la jeunesse, obtinssent des privilèges et des immunités. Un peuple aussi sage que l'était le peuple romain, comprenait à merveille qu'il importait au bien de l'état de décerner des honneurs et des récompenses, et d'accorder des immunités aux professeurs de belles-lettres, pour les inviter à se charger d'enseigner, et pour qu'ils ne fussent pas détournés de leur enseignement. Il paraît donc que ce fut le vrai motif des immunités accordées aux grammairiens et aux rhéteurs; ce que confirme encore l'attention qu'on eût de ne pas étendre (1) ces immunités à ceux qui n'étaient pas compris dans le nombre des professeurs institués. Quant aux maîtres de philosophie et aux médecins, la même raison milite en leur faveur. Nous lisons dans

(1) Loi 6. paragr. 1. au digest. *De excusat.*
Loi 9. au Digest. *de vacat. et exempt. Muner.*

Suetone, (1) que César accorda le droit de cité à ceux qui professaient la médecine à Rome, et qui enseignaient les arts libéraux. Son but était de les fixer dans cette capitale et d'y en attirer d'autres. Comme à raison de la fonction d'enseigner, les grammairiens furent exempts de toutes charges publiques; de même, les médecins obtinrent pareille exemption, parce qu'ils étaient souvent obligés de s'absenter (2) pour le service de la république. C'est pourquoi nous trouvons souvent les médecins appelés *circulatores* (3), parce qu'ils étaient tenus de parcourir les différentes contrées, pour secourir les malades. Le mot *circulator* ne signifie pas toujours un vil charlatan, un empyrique, qui débite des drogues dans les places publiques.

Lorsqu'on eût institué des écoles de philosophie, les maîtres de cette science obtinrent les mêmes immunités, pour qu'ils ne fussent point détournés, par d'autres affaires, de leur fonction d'enseigner. Ce fut sur-tout Antonin Pie, (4)

(1) *In Julio. cap. 42.*

(2) Loi 6. paragr. 1. Digest. *De excusat.* Loi 1. Cod. *de posses. et Medic.*

(3) De Leg. 6. paragr. 1. Digest. *de excusat.*

(4) Capitolin. *in Antonino Pio. cap. 11.*

qui les combla le plus d'honneurs et leur fit le plus de largesses.

Telle fut la condition des grammairiens , des rhéteurs et des médecins ; mais il s'en faut beaucoup qu'il en fût de même des poètes , qu'on ne plaça point dans les écoles publiques qui florissaient à Rome , et qu'on ne chargea point de la fonction d'enseigner. Ainsi , le motif sur lequel étaient fondés les privilèges , cessaient en eux d'avoir lieu. Les Romains ne crurent cet art nécessaire pour donner de l'éclat à la république , et qu'il pût contribuer à son salut ; mais ils pensèrent qu'il devait se ranger dans la classe des choses d'agrément , plutôt que d'utilité. Nous en pouvons juger par les reproches que le père d'Ovide (1) faisait à son fils , du trop grand amour qu'Ovide avait pour la poésie. Ce n'est pas , cependant , que le peuple Romain eût pour cet art de l'éloignement , ou du mépris ; qu'il pensât , avec Platon , que les poètes dussent être bannis d'une république bien administrée. Ce peuple regardait , au contraire , la poésie comme un art infiniment agréable. Nous avons une foule de témoignages qui prouvent que les Romains mettaient la poésie au

(1) *Tristium*. lib. 4. *Eleg.* 10. vers. 21 et 22.

nombre des talens précieux. Les plus grands personnages se faisaient un devoir de posséder ce talent. C'est ainsi que Scipion et Lelius (1) aidèrent Térence dans ses comédies. Les romains se faisaient un grand plaisir d'avoir des poètes (2) à leur table, et de les entendre réciter leurs vers. Mais comme ils étaient persuadés qu'il fallait préférer l'utile à l'agréable, et ce qui tendait à conserver ou augmenter la splendeur de la république, à toutes autres choses; il est aisé de comprendre pourquoi les poètes furent omis dans la distribution des immunités. C'est du moins sur ce second point de vue qu'Eisenard (3) et quelques autres commentateurs, envisagent l'exclusion des poètes. Mais nous ne pouvons nous empêcher de trouver cette raison insuffisante. En effet, les peintres sont-ils d'une plus grande utilité que les poètes? et, cependant, les empereurs Valentinien, Valens et Gratien (4), accordent aux peintres les plus grands privilèges. (5)

(1) Donat. *in vitâ Terentii.*

(2) Suetone, *in vitâ Terentii.*

(3) Ad Leg. 3. Cod. *de professor. et Medic.*

(4) Loi 4. Cod. Theod. *de excusation. Artis.*

(5) Voyez aussi Boemerus, *super privilegiis pictorum. Lib. singul. Lips. 1751.*

L'inutilité de la poésie ne fut donc pas la cause de l'omission des poètes, dans la distribution des immunités : il serait, peut-être, plus raisonnable de dire que les poètes n'en eurent point, parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Au tems où ces immunités furent accordées aux professeurs des arts libéraux, ce n'étaient pas ordinairement des personnes d'une condition abjecte qui cultivaient la poésie ; c'étaient plutôt d'illustres personnages ; ceux qui remplissaient les premières charges de l'état, et qui jouissaient, à raison de ces charges, de beaucoup de privilèges et d'exemptions. La poésie faisait l'amusement de leurs loisirs, ou le délassement de leurs sérieuses occupations. D'autres poètes ne remplissaient, à la vérité, aucune charge publique ; mais étaient, auprès des empereurs et des Mécènes, dans la plus grande faveur ; et cette faveur leur tenait lieu de toute espèce d'immunité. N'ayons donc point de regret de ce que les poètes furent omis dans la distribution des immunités. Cette privation ne dût pas être fort sensible à des gens qui jouissaient d'ailleurs de l'estime et de la considération générale.

Jusqu'ici nous avons exposé les différentes opinions des commentateurs, des

critiques et des littérateurs, sur la question qui fait l'objet de cet article. Il nous reste à dire ce que nous pensons. Il nous paraît vraisemblable que le trop grand nombre de poètes est la vraie cause qui les empêcha de participer aux immunités. Comment pouvait-on rassembler sur cette foule énorme de poètes, des immunités et des privilèges ? Si des hommes, sans autre talent que la manie de versifier, étaient assurés que tous ceux qui se diraient poètes, seraient exempts de toutes charges publiques, et participeraient à divers privilèges ; combien n'en verrions-nous pas tous les jours prendre le titre de poètes, et, sous ce prétexte, se soustraire aux charges ? Quel trésor public serait assez riche, et suffirait à nourrir tant d'Homères, ou tant de Bayius ? Rien, sans doute, n'est plus facile que de faire un mauvais poème, et il ne faut pas qu'un homme ait beaucoup de génie pour dicter deux cents vers, *stans pede in uno*. Quand il n'aurait pas d'autre maître, la faim seule ne pourrait-elle pas lui apprendre ce métier ?

- Eh ! qu'on ne prétende pas qu'il serait facile de surmonter cette difficulté, si par autorité publique, on établissait des arbitres qui porteraient un jugement sur

ceux qui se disent poètes, et sur leurs productions.

Combien ne faudrait-il pas de juges pour cette multitude de poètes qui naissent sous leurs pas ? Que de pièges ne tendrait-on pas ; à combien de ruses et d'artifices n'aurait-on pas recours, pour corrompre ces juges ? Disons donc qu'on a sagement fait de ne point accorder de privilèges aux poètes ; c'est-à-dire, à ceux qui prétendent l'être, et en général à tout l'ordre des poètes ; disons que le langage tenu par Philippe, dans la loi 3, au code *de professoribus et medicis*, n'est pas le langage d'un barbare.

Ce n'est pas néanmoins, que nous pensions qu'on doive négliger entièrement les poètes. Nous croyons, au contraire, qu'on doit cumuler les privilèges et les immunités sur les individus qui se distinguent par leurs talens, et qui portent avec gloire le nom de poètes. Pourrait-on, avec justice, dans un état, ne point estimer et ne point récompenser des hommes qui sont les meilleurs maîtres de la vertu, et qui, comme le dit Horace : (1).

*Quid sit pulcrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chrysippo et Crantore dicunt.*

(1) *Epistol. lib. 1. Epist. 2. vers. 3.*

Pourrait-on ne tenir aucun compte de pareils maîtres ?

Nous terminerons cet article par quelques observations, qui viennent à l'appui du sentiment que nous adoptons. Premièrement, le motif auquel nous attribuons l'exclusion des poètes, savoir leur trop grand nombre, est le même qu'allègue Antonin Pie, (1) pour ne point accorder d'exemptions à ceux qui apprennent aux enfans les premiers élémens des lettres, tandis qu'au contraire les maîtres de philosophie sont exempts de tutelles, et que le nombre de ceux-ci n'est pas fixé : *quia rari sunt*, dit Antonin, *qui philosophantur*. En second lieu, la manière dont est conçue la loi 3 au code *de Professoribus et medicis*, fait assez voir que cette loi ne regarde pas ceux qui enseignent la poétique dans une chaire publique, comme le faisaient autrefois les grammairiens. Enfin, la solution que nous donnons du problème dont il s'agit ici, quoique fondée sur le trop grand nombre de poètes, ne donne aucune atteinte à la prééminence de la poésie sur la plupart des autres arts libéraux, et ne tend point à frustrer ceux

(2) Loi 11. paragr. 4. au Digest. *de Muneribus*.

qui se distinguent dans cette carrière , des honneurs et des avantages qu'ils méritent d'obtenir.

B***.

L E S O L D A T.

..... J'AVANÇAIS sur la route , le cœur content , et l'esprit satisfait ; mon sac était sur mon dos , et j'étais revêtu de l'habit que j'avais porté dans les combats. Plusieurs années de fatigues et de dangers , l'idée que c'était un sacrifice qui m'honorait..... tout cela , je crois , m'enflait le cœur , mais ce n'était point de vanité ; non , je me sentais meilleur , et je marchais avec plus de joie sur les routes de ma patrie..... Cependant le soleil brûlait le pavé , et j'avais mon sac sur le dos. J'ôtai mon casque et j'essuyai mon front. — Brave homme , laisse-moi monter dans ta voiture. — Monte : et il continuait à siffler l'air qu'il avait commencé. Que m'importait qu'il me dit cela en un ou trois mots ? Il ne me refusait point , cela suffisait. J'étais sûr qu'il finirait par s'entretenir avec moi , et que le soir il me soubaiterait

bon voyage. Peut-être en route, lorsque nous verrions pendre une enseigne, entrerions-nous..... Froncez le sourcil, gens délicats : vous n'eussiez pas bu à côté du phaëton en sarot de toile ; tant pis pour vous ; car il vous eût dit, comme à moi : monte. Le soir, je trouvai l'hôte que la loi me donnait..... Il y a manière de dire aux gens : *tu es mon frère* ; c'est le cœur qui dit cela, l'attention, la prévenance, l'honnêteté, la politesse même..... Quand je partais, mon hôte me souhaitait aussi *bon voyage*.

Le lendemain, le soleil brûlait encore le pavé. J'avancais, le corps panché, le front inondé de sueur. J'étais fatigué ; je vois une voiture ; je l'attends sous un arbre. — Camarade, voulez-vous me permettre de monter ? — Je ne puis. — Et il avance. C'était le premier refus. Mais plusieurs années de sacrifices, de dangers, l'idée qui les accompagnait se présentent, mon cœur se gonfle encore ; mais c'est d'amertume cette fois-ci..... L'insensible ! il voit un malheureux piéton, un soldat..... Son fils n'a donc pas été exposé dans les combats?..... Je lui pardonne, je l'oublie, oui, je l'oublie, mais les larmes coulent de mes yeux. — Ami ! ami ! que l'ingratitude est amère ! — Je rechargeais mon sac : avançons, me

dis-je, et ne demandons plus rien aux hommes.

La larme qui avait mouillé ma joue, n'était pas encore séchée, lorsque j'aperçus sur le bord du chemin, auprès d'une petite fontaine et à l'ombre de deux arbres, un vieux militaire, très-vieux même. Il avait encore quelques cheveux blancs sur la tête, et son casque, qu'il prenait peu de soin d'orner, était sur le gazon avec son sac; il mangeait une croûte de pain desséchée. Quoi! me dis-je, il a soixante ans, il n'a qu'un morceau de pain desséché, et il ne se plaint pas? C'est une belle leçon de vertu. Je ne serais donc qu'un ingrat qui aurait songé à bien faire pour en exiger la récompense? Non! non! ce n'était point-là le sentiment qui devait s'élever dans mon ame. — Je vous salue, mon vieux camarade. — Il me salua. — Cette croûte est bien dure: un peu de ce qu'il y a dans cette gourde ne serait-il pas excellent pour l'attendrir? Il me fit signe de prendre place à côté de lui. J'y étais. Je lui fais part de mon déjeûner; il est content, et moi, je suis heureux. Heureux! oh! que le bonheur coûte quelquefois peu à l'homme. J'ai vu des gens qui l'achetaient bien cher, et ne le connaissaient jamais. Ah! mes amis, on ne le paye point, on ne

le doit qu'à un sentiment facile du cœur.
La moindre chose quelquefois le donne.

P. B**.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

C'est peindre pour l'éternité, disait
Zeuxis, que d'être long-tems à faire un tableau.

GIBBON.

LES PLANTES, *Poëme*, par René-
Richard Castel, professeur de Litté-
rature au Prytannée français; se-
conde édition, revue, corrigée et
augmentée, ornée de 5 fig. en taille-
douce; de l'imprimerie de Didot jeune;
Paris, chez Deterville, libraire, rue
du Battoir, n^o. 216; à Bâle, chez
Decker; à Breslau, chez G. Eh.
Korn; à Metz, chez Collignon; à
Strasbourg, chez F. G. Levrault; à
Vienne, chez J. V. Degen; an 7. Vol.
in-8^o, gr.-raisin, de 260 et quelques
pages. Prix, 3 fr.; et papier vélin,
figures avant la lettre, 6 francs.

ENTRE des milliers de vers qui ne font
que se montrer et disparaître, on distin-

guera , sans doute , ce poëme charmant qui ne mourra point. La France s'honorera long-tems *des Plantes* du citoyen Castel , comme l'Angleterre s'honore *des Saisons* de Thompson. Dès que le poëme français parût il fit sur notre Parnasse une sensation marquée ; et il plut d'abord par le charme de la nouveauté , par la beauté et la difficulté d'un nombre de détails , et sur-tout par la manière travaillée et facile avec laquelle le poëte botaniste avait su maîtriser ce sujet rebelle au mécanisme de l'art.

Cette nouvelle édition , extrêmement soignée et perfectionnée , a sur la précédente , plusieurs avantages. L'auteur a fait dans son poëme , quelques retranchemens avec quelques additions non moins heureuses. On y remarque un grand nombre de corrections et d'améliorations faites avec beaucoup de goût. On trouve de plus , dans cette nouvelle édition , au bas des pages du poëme , le mot *technique* , employé par les botanistes , qui explique la phrase poétique. Dans la *nomenclature* qui suit chacun des chants , après la dénomination latine d'une plante , l'auteur indique brièvement où cette plante naît , se plaît et prospère. Enfin , les *notes* plus étendues qui terminent le volume , la plupart très-instructives pour

bien des lecteurs , sont augmentées des deux tiers dans cette réimpression. Le citoyen Castel s'est plu à y joindre plusieurs rapprochemens de passages choisis de Virgile , Delille , St.-Lambert , Roucher , Rosset , Léonard , etc ; excellente méthode, propre à exercer ou à former le goût.

Cinq planches analogues aux endroits les plus intéressans des quatre chants de ce poëme , d'une invention heureuse et pittoresque , et d'une exécution précieuse et agréable , achèvent de l'orner et de l'embellir. Ainsi , dans ce joli *venimicum* des amateurs de l'étude de la nature et des bons vers , les deux sœurs , la gravure et la poésie , ces filles de l'imagination , faites pour nous charmer , se prêtent ici mutuellement leur magie et leurs prestiges : et ce que l'une parle agréablement aux yeux , l'autre le peint harmonieusement à l'oreille. Une impression nette , soignée , et de Didot enfin , ne contribue pas peu à l'agrément de ce volume.

E. B. L. N.

LE CONSISTOIRE, ou l'Esprit de
l'Eglise, poëme héroï-comique en
six chants, avec cette épigraphe :

..... Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque secat res.

HORACE.

Paris, chez Lemaire, imprimeur li-
braire, rue d'Enfer, n.º 141; Rouxel,
maison Coigny, rue Nicaise n.º 26;
et chez tous les marchands de
nouveautés.

Je chante les travaux de ce saint Consistoire,
Qui, pour marquer sa place au temple de
mémoire,

Pugnis et calcibus, unguibus et rostro,
Soutint des droits sacrés, mais réduits à zéro.

Tel est le début de ce poëme, et ce
n'est certainement pas mal commencer.

Près des bords renommés que baigne dans son
cours,

La nymphe qui fuyait la moins chaste des cours,
Dans les murs de Paris, d'un vieux saint à
Tunique,

S'élève, vers le nord la chapelle gothique.

C'est-là que Gargarita régnait encore :

mais *les rênes* de l'église échappaient à ses mains, et, en outre, un profond chagrin le dévorait :

Monseigneur de Juigné, notre archevêque auguste,

Qui des dons de l'église ouvre les réservoirs,
N'a point, du saint pasteur, confirmé les pouvoirs.

Ce secret n'est connu que de la gouvernante.

Mais Gargarita sait qu'un secret reste rarement dans la bouche d'une femme ; et sa servante est bien femme, il le sait aussi, observe le poète. Une autre cause de chagrin, c'est que le saint personnage, dans un moment d'oubli, a prononcé le serment des *intrus* ; serment bien rétracté à la vérité, mais qui, pour le raccomoder avec l'église, ne l'en met que plus mal avec la république ; et Certains bruits de Cayenne et de Madagascar, Dans son cœur agité *promènent le poignard*.

Gargarita veut éloigner *ce poignard qui se promène dans son cœur* ; en conséquence il convoque l'élite des croyans, pour en former un Consistoire. Il faut le dire, car bien des personnes pourraient ignorer ce que c'est : un Consistoire est une assemblée des administrateurs du culte, des régisseurs de la

finance sacrée, des successeurs, des marguilliers enfin. A sa voix aussitôt

Madame Crux-Ave met vite sa perruque,
Autant en fait l'époux, qui, du message instruit,
Près de Gargarita se rend à petit bruit.

Il est bientôt suivi par Trigaud l'hypocrite,
Par l'huissier Griffonnet, à face hétéroclite,
Par la bête, Dindin, *Monchien*, *Fleurant*,
Lanus.

Tels sont les personnages de l'assemblée. Gargarita leur raconte un rêve qu'il a fait, finit par leur dire qu'on prétend l'arracher à son saint ministère, et les engage à tenir bon dans cette occasion. Nommez-vous administrateurs du culte, leur dit-il; ils le désirent. Un serment solennel est prêté sur la calotte du pasteur: là se termine le premier chant. Nous ne releverons pas le second hémistiche du dernier vers que nous avons cité, il nous suffit de dire que l'auteur a assez de talent pour pouvoir se passer de ces sots jeux de mots, qui ne plaisent volontiers qu'aux petits esprits: celui-ci, d'ailleurs, ne peut que répugner. Si l'auteur, à l'avenir, veut prendre des noms caractéristiques, nous l'engageons à mieux choisir que cette fois-ci; pendant que nous y sommes, nous l'enga-

geons aussi à chercher un titre qui dise plus pour la classe nombreuse des lecteurs, qui veulent que le titre leur plaise avant le livre : il y a tant de gens qui ne jugent que sur le dehors des choses !

Au second chant, on apprend que le fier Gargarita est pris, et qu'il doit partir pour Cayenne. Le Consistoire s'assemble sur-le-champ, et nomme en place du pasteur arrêté, Clopinel son vicaire.

Ce Clopinel, amis, est un assez bon diable, Prêtre de son métier, s'il en était capable, Qui, pour vivre, fait Dieu sans trop savoir comment.

On exige seulement que le nouveau pasteur jure haine éternelle aux théophilantropes, ennemis dangereux, qui ne tendent qu'à détruire l'église, à renverser les autels.

Au troisième chant, les membres du Consistoire, rassemblés à l'auberge, font un grand repas, où Clopinel était invité, mais où on ne juge pas à propos de l'admettre, parce qu'on observe que ce n'est qu'un homme gagé, un valet payé pour faire son métier, avec qui on ne doit point tant se familiariser ; le pauvre Clopinel, honteux et dépité, s'en retourne. On rêve bien quand on a l'estomac

vide ; il rêve donc qu'il voit *l'enfer régénéré*. Pendant qu'il rêve, un autre prêtre, qui convoite sa place, *Crouton*, va faire sa cour à madame *Crux-Ave*, la femme du président, et la met dans ses intérêts. Cependant *Gargarita* doit partir pour son fatal voyage ; ses ouailles, allarmés sur son sort, consultent les cartes, car

De nos vastes projets le succès authentique,
Dépend de la sortie ou d'un cœur ou d'un pique.

Le poëte profite de cette occasion, pour jeter le ridicule sur cette multitude d'imbécilles, qui, dans ce siècle de lumière, vont cependant consulter nos nouvelles *Sybilles*. Il en vient ensuite aux romans, aux pantomimes à *Diab-les* ; il dit que ces sottises ne peuvent que ramener les Français à la superstition ; cela est vrai, mais il pousse un peu loin la chose, lorsqu'il ajoute :

Voyez dans ces tableaux.....

Le doigt du royalisme et l'esprit de l'Eglise.

Je crois que l'on ne doit y voir que le triomphe de l'ignorance. Si un public éclairé avait de l'argent pour acheter des livres et aller au spectacle, certainement les sots ouvrages n'occuperaient ni les presses, ni le théâtre. Quand

l'ignorance paye, elle n'achette que ce qui peut lui plaire: voilà pourquoi les sottises ont du succès.

Cependant, madame Crux-Ave l'emporte; elle a fait convoquer chez elle le Consistoire; dans un grand repas, Crou-ton a été nommé curé en place du malheureux Clopinel. Celui-ci, qui ne s'en doute pas, s'en va tranquillement faire un baptême: car,

Dans ce siècle éclairé par tant d'écrits savans,
L'eau sainte a conservé ses obscurs partisans.
Il n'est même, à Paris, enfant de bonne mère,
Qui n'aille à la piscine, et qu'on ne régénère.
Le nouvele enrichi, qui ne croit point en Dieu,
Veut de monsieur son fils que le baptême ait
lieu.

Il est vrai que l'enfant ne va point à l'Eglise;
Sur un beau marbre noir la nappe blanche est
mise;

Un vase de vermeil contient le bain sacré;
Dans la salière d'or le sel est préparé.

Le mage est introduit; il prie, il exorcise,
Chasse l'esprit impur, sale, verse et baptise.
Monseigneur est chrétien! madame jette un
cri.

Midas fixe sur elle un regard attendri.

Le jongleur bien payé, qui du palais s'échappe,
De la sainte famille en fuyant rit sous cape.

Nous

Nous disions que Clopinel s'en allait paisiblement faire un baptême, et calculait d'avance, comme le curé *Jean Chouart*, le bénéfice qui devait lui en revenir: mais, ô surprise! un autre remplit les fonctions sacrées, et c'est Croûton! grande dispute; Croûton soutient qu'il est curé, Clopinel qu'il l'est le premier; le parrain, qui n'est pas trop chrétien, se moque de l'un et de l'autre, ne veut point dire son *credo* par l'excellente raison qu'il l'a oublié, et l'enfant n'est pas baptisé; mais la querelle n'en continue pas moins à s'échauffer, il s'agit de savoir quel est le véritable curé. L'affaire est portée devant le peuple des fidèles, qui, sans les soins de l'officier de police, changerait facilement le temple de la prière en un champ de bataille. Les choses en restèrent-là, pour le moment. Croûton devait être humilié encore une fois: il avait pris toutes ses précautions pour faire, au moins, un mariage; l'époux était *divorcé*; il n'osa aller plus loin; Clopinel arriva, et maria, sans y regarder de si près. Ici se trouve un épisode qui ne tient nullement au sujet, mais qui n'en est pas moins plaisant. Cependant, *Saint-Laurent*, qui n'est pas très-satisfait de l'état où se trouve



son église, va voir la vierge Marie pour l'intéresser dans l'affaire. Marie faisait un piquet avec la Madelaine : c'était mal prendre son tems. Aussi dit-elle au diacre, que loin que Jésus, son fils, puisse lui être utile dans cette conjoncture, il est assez embarrassé lui-même, et que sa puissance tombe chaque jour. Laurent se retire avec chagrin. Il ne lui reste plus que la ressource de donner une vision à madame Crux-Ave. Certaine *odeur d'entre-côte-rôtie* annonça sa présence. La sainte apprit de la bouche du saint, que c'était dans le parti de Croûton qu'il fallait se ranger. Le lendemain, elle ne manqua pas d'en faire part ; et aussitôt, il fut fait défense à Clopinel d'officier : mais, il usa de ruse pour éluder ; et, tout-à-coup, deux prêtres parurent en même tems à l'autel. D'abord une surprise réciproque les retient ; mais,

Le sort en est jeté. *C'en est fait*, et Croûton,
 D'un bras sec et nerveux, guidé par Alepton,
 D'un coup par la mâchoire, annonçant l'of-
 fensive,

Brise de Clopinel la première incisive.

Mais, calculant son coup, l'illustre confes-
 seur,

Soudain, d'un pied perfide, a frappé l'agresseur.

A ce coup imprévu, tous ses sens s'affai-
blissent,

Crux-Ave jette un cri, les femmes en fré-
missent,

Et l'on vit, dans sa niche, à ce coup inhu-
main,

Un vieux saint effrayé, se retourner soudain.

Le blessé, de ses sens, ayant repris l'usage,

De ses dix doigts crispés, se cramponne au
visage;

Ses dix ongles crochus, en longs sillons égaux,

Font ruisseler le sang par autant de canaux.

Bientôt le combat devient général.

Les pieds, les poings, les dents, les chaises,
tout s'en mêle.

Grégoire, sur la croix, s'élance avec fureur;

C'est la lance d'Achille, et le nez du Sauveur,

Étonné de servir une guerre intestine,

Là brise un estomac, ici froisse une échine.

L'esprit du sacerdoce plane avec joie
sur cette confusion; mais, tout-à-coup,
une déesse paraît;

..... La pitié la conduit,

La raison la devance, et le bonheur la suit.

C'est la liberté; sa présence fait tout
cesser; elle adresse des reproches à ces
hommes insensés, mais ce sont les re-
proches d'une mère à ses enfans; ils se

dispersent, et elle ferme les portes de ce temple, devenu celui de la discorde.

Nous nous sommes un peu étendu dans notre analyse; mais les poèmes sont si rares aujourd'hui! Nous avons, au moins, voulu suivre, autant que possible, le plan de celui-ci. On peut voir que le fonds n'est qu'une bleuette dont l'auteur a su habilement tirer parti. Son style est assez pressé, quelquefois ferme, mais rarement poétique. Il a du comique; mais il lui arrive de tomber dans des trivialités. Au surplus, ce tableau n'offre qu'une couleur; il n'y a point de ces épisodes qui reposent un instant, et ne font, en paraissant distraire, que vous attacher davantage à l'action principale.

Je n'oublie point cependant le piquet de Marie, qui est tout-à-fait original. Il nous a semblé aussi qu'il y avait des longueurs. Le commencement de chaque chant est presque toujours étranger au sujet qu'il affaiblit, loin de lui donner un nouvel intérêt, comme l'a sans doute crû l'auteur. Un beau discours n'est bon que quand il est bien placé; c'est ce qu'il ne faudrait jamais oublier quand on écrit.

P**.

L' A B E I L L E F R A N Ç A I S E ,

Avec ces deux Epigraphes :

Je vais jusqu'où je puis ,

Et , semblable à l'abeille , en nos jardins éclore ,

Des différentes fleurs ; j'assemble et je compose

Le miel que je produis.

La politique d'une nation qui se régénère , c'est la morale. Toute sa force doit être dans ses vertus ; une action sublime lui promet plus de conquêtes qu'une armée.

Paris , au Lycée de la jeunesse française , chez GUILLAUME , libraire , rue de l'Eperon , n.º 12 ; chez Charles POUGENS , imprimeur-libraire , rue Thomas-du-Louvre , n.º 246.

LES différentes éditions que cet ouvrage a déjà eues , prouveraient peut-être en sa faveur , si ce sort n'était quelquefois celui des productions même au-dessous de la médiocrité. Maintenant il vaut mieux dire : un livre est *bon* , que de dire : il a été *beaucoup lu*. Celui-ci ne doit son succès qu'à lui-même ; c'est un ouvrage que tout père de famille doit donner à son fils ; c'est celui qu'on peut lire de tems en tems pour se con-



vaincre de plus en plus que la vertu est le plus bel apanage de l'humanité. Le titre apprend ce qu'il est ; c'est un recueil formé de ce que les écrivains de tous les tems ont produit de plus beau et de plus propre à élever l'ame , à former le cœur ; c'est un cours de morale , ou plutôt une suite de conseils utiles pour la conduite de l'homme dans le cours de la vie : ces conseils sont dictés par les plus grands hommes , ils ne sont que réunis ; mais c'est déjà , pour le rédacteur , le citoyen *Edmond Cordier* , un grand honneur que de les avoir présentés , pour plus d'utilité , dans un cadre si heureux , qu'on croirait lire une suite de chapitres , et qu'au dernier article , on a réellement lu un ouvrage complet. C'est sur-tout un honneur , en ce qu'il a prouvé qu'il était animé du plus noble desir qui doive se trouver dans le cœur humain , celui de faire germer les vertus dans le sein de ses semblables. On a reproché au citoyen *Edmond Cordier* , de n'avoir point indiqué les sources où il puisait ; je lui fais le même reproche : je sens quels étaient ses motifs , qu'il voulait ménager les préjugés , les opinions , surtout les préventions qui sont toujours injustes , et qu'il voulait faire passer la leçon , soit qu'elle vint de *Rousseau* ou

de St.-Augustin ; mais j'avoue que lorsque j'ai lu un morceau qui m'a charmé ou instruit , je suis extrêmement satisfait d'apprendre le nom de l'homme qui a consacré quelques instans à rendre ses semblables meilleurs ; en ce moment , il devient mon bienfaiteur , pourquoi vouloir m'empêcher de bénir sa mémoire ? c'est une injustice envers lui.

P. B***.

MÉTROLOGIE LINÉAIRE UNIVERSELLE,
ou transformation générale des mesures et monnaies de tous les pays de la terre , par le moyen du COMPARATEUR ; par le citoyen Aubry , géomètre. Paris, chez Aubry libraire, quai des Augustins , n^o. 42. près la rue Pavée.

LE nouveau système des poids et mesures a dû faire naître plusieurs ouvrages à ce sujet : le public en avait besoin ; mais , parmi le nombre de ceux qu'on nous a donné , aucun n'a obtenu un succès semblable à celui du citoyen Aubry ; aucun ne le méritait davantage. Le *Comparateur* du citoyen Aubry ne se borne pas seulement à faire connaître la différence qui existe entre une ancienne et une nouvelle mesure ; il sert

à transformer tous les poids, mesures et monnaies de tous les pays, en poids, mesures et monnaies de France; et, ce qui doit, sur-tout, être remarqué, c'est qu'il ne s'agit pas ici de calculer; c'est une opération *purement mécanique*; une ouverture de compas la termine. On sent qu'un avantage semblable doit être parfaitement apprécié par l'administrateur, par le juge, par l'homme de loi, le notaire, l'arpenteur, etc. obligés continuellement d'exprimer, dans leurs actes, tous ces genres possibles de mesures, et d'en déterminer les différens rapports; par l'agriculteur, par le fabricant, par le négociant, par l'artisan, trop occupés de ce qui les intéresse, pour se livrer à des méditations savantes, à des études longues et pénibles; par le savant, qui a bien la conception vaste, mais à qui la brièveté des instans ne permet pas de faire plusieurs opérations à-la-fois; et, enfin, par tous les citoyens indistinctement, qui ne peuvent avoir l'esprit tendu continuellement sur des objets mathématiques; et qui, pour ne pas ignorer la science du calcul, ne sont pas moins fatigués à retenir des règles nouvelles, à poser des cas nouveaux, à former des distinctions d'un genre neuf.

Une autre observation, qu'il est important de faire, c'est que le citoyen Aubry a su rendre son livre amusant; et, c'est bien, je crois, le premier livre de calcul qui fasse rire: oui, rire, je ne me trompe pas; on ne s'attendrait guère à cela de la part d'un géomètre. Le fait est, que certaines discussions ont donné, au citoyen Aubry, l'occasion de s'égayer, et il ne s'épargne pas sur ce sujet. La vérité est son idole, le bien public son but; et il cherche, par tous les moyens possibles, à surmonter les obstacles qui se présentent sur sa route. Son ouvrage est certainement un bienfait; car il peut être utile à tout le monde et épargner bien des peines. Le public l'a déjà jugé; les éditions qui se sont succédées l'attestent. Son *Système des nouvelles mesuses, mises à la portée de tout le monde*, faisant partie de l'ouvrage que nous annonçons, a déjà eu séparément, en une année, six éditions successives. Prieur (de la Côte d'Or), disait dans son rapport du 11 ventôse, an III: « Il y a un » bel ouvrage à faire, et qui serait un » bienfait précieux pour le commerce. » C'est un livre qui contiendrait le rapport de toutes les mesures entr'elles; » ce serait une sorte de point de ral-

» liement entre tous les peuples , dans
 » leurs relations commerciales ; et, peut-
 » être , deviendrait-il l'acheminement le
 « plus certain vers la mesure univer-
 » selle tant désirée. » Le citoyen Aubry
 a fait cet ouvrage. Comme il est déjà
 très-connu , nous nous dispenserons d'en
 dire davantage à son sujet.

P. B**.

LES DINERS DU VAUDEVILLE,
Avec cet épigraphe :

Et nos hæc novimus esse nihil.

MARTIAL.

*Numéro 29. Pluviôse. Paris chez
 Rondonneau , au dépôt des Lois ,
 place du Carrousel ; et chez Brunet ,
 rue du Coq-Honoré.*

LE joli hochet des enfans du Vaudeville a paru : il est toujours digne d'amuser un moment des hommes. Rien de plus plaisant que l'histoire de Jérôme, et de mam'zelle Suzon , par *Radet*. Vadé n'eut pas mieux fait dans ce genre ; c'est une caricature de *Callot*. La promenade en patins, d'*Emmanuel-Dupaty*, est un tableau gracieux et philosophique. On y trouve ce charmant couplet :

Je vais, je viens, changeant de place,
 Ne pouvant trouver, en glissant,
 Un seul objet sur cette glace,
 Qui put me fixer en passant :
 Tel est le chemin de la vie ;
 Si l'on ne s'y forge un lien,
 C'est comme une surface unie,
 Où le cœur ne s'attache à rien.

La romance du chien de la Seine mérite d'être distinguée. Mais le *Glissez, mortels, n'appuyez pas*, de *Bourgueil*, est tout-à-fait joli et moral.

A I R : *Des simples jeux de mon enfance.*

N O N , l'oiseau n'est pas plus rapide
 Que ces imprudens polissons ;
 Qui, sur l'onde, un instant solide,
 Se lancent parmi les glaçons.
 Un rien peut, à ce badinage,
 Ouvrir l'abîme sous leurs pas :
 De vos plaisirs voilà l'image ;
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

D' U N amant jaloux, l'imprudence
 Renverse la félicité ;
 Lorsque l'on croit à l'apparence,
 Elle vaut la réalité.
 D'avoir montré de vaines craintes,

Trop souvent on gémit tout bas ;
 Sur les soupçons et sur les plaintes ,
Glissez , mortels , n'appuyez pas.

A l'amitié , douce Indulgence ,
 Que de charmes tu sais donner !
 Tous les cœurs sont d'intelligence ,
 Alors que tu viens y régner.
 A-t-on des torts ? que l'on s'embrasse ;
 Toujours , toujours en pareil cas ,
 De crainte de rompre la glace ,
Glissez , amis , n'appuyez pas.

A G R I C U L T U R E ,

E N G R A I S .

Découverte du citoyen BRIDET.

LE citoyen Bridet a cherché à tirer parti des matières fécales , pour l'amélioration de l'agriculture. On a quelquefois employé ces matières , sans autre préparation que de les délayer ; mais elles brûlent les plantes et leur donnent une odeur insupportable. Le citoyen Bridet est parvenu à les convertir en poudre , sans odeur. En 1783 et en 1791 , la société de Médecine et celle d'Agriculture de Paris , examinèrent ses procédés et ses résultats , sous les rapports de salubrité pour les villes , et d'utilité pour l'agriculture ; et les citoyens *Fourcroy , Hallé , Darcet , Broûssonnet , Tessier* , en attes-

tèrent les avantages, et déclarèrent que le citoyen Bridet méritait les plus grands encouragemens. L'expérience a confirmé depuis les succès de cette découverte. On compte aujourd'hui douze départemens qui font usage de la *poudre végétative*, et qui en éprouvent une augmentation de fertilité. L'inventeur a obtenu un brevet d'invention, et il a établi près de Paris, de Rouen, de Caen, et de plusieurs autres villes, de grands ateliers pour dessécher les matières fécales, et les convertir en poudre végétative. Voici quelle est son procédé : il établit à différentes hauteurs, de grands réservoirs qui communiquent les uns aux autres, par des vannes qu'on ouvre à volonté. Les vidanges sont jettées, en arrivant, dans le réservoir le plus élevé, où elles séjournent quelques jours, et déposent un sédiment très-épais. On ouvre ensuite la première vanne, et la matière liquide s'épanche dans le second réservoir, où elle dépose de même un sédiment; ensuite, dans les troisièmes, quatrièmes et cinquièmes réservoirs, où la matière liquide se trouve presque entièrement évaporée, ou perdue dans un long canal qui conduit à des égouts : alors, ces divers sédimens sont relevés et mis en tas, où ils s'échauffent et fermentent. C'est cette fermentation qui donne à cet engrais son éminente qualité. Les sédimens sont ensuite passés à la claie, et réduits par un moulin, en une poudre grenée qui ressemble beaucoup à de la poudre à canon; on la met, si l'on veut, en sacs, ou en tonneaux, pour en faciliter le transport. Cette poudre est alors sans odeur et n'altère, en aucune façon, la saveur des plantes et des fruits. Pour fumer un hectare, ou à-peu-près deux arpens de terre, aux envi-

rons de Paris, il suffit de six hectolitres et environ neuf litres, (ou quatre septiers) de poudre végétative. Il est facile de voir, sous le rapport de l'économie, combien il en coûterait moins qu'en employant du fumier ordinaire. La manière de se servir de cette poudre est fort simple : on la sème immédiatement après les bleds, orges ou avoines, de manière que la herse, en passant par dessus, recouvre ces grains et cet engrais. Le tems le plus favorable pour cette opération est, avant, durant, ou immédiatement après une pluie légère. Un de ses avantages essentiels est de ne produire aucune herbe inutile, ce qui le rend précieux pour le jardinage, et, sur-tout, pour les lins.

BELLES ACTIONS.

LIBÉRAL, *de Bordeaux.*

LA vertu est de tous les instans de la vie, mais c'est dans le malheur qu'elle s'immortalise. Le jeune Libéral, fils du citoyen Libéral, juge suppléant près les tribunaux à Bordeaux, s'étant embarqué, avec son oncle, sur le corsaire *le Buonaparte*, et étant monté avec lui sur une prise anglaise, ils tombèrent tous deux au pouvoir des anglais, qui reprirent le bâtiment capturé. Après une longue détention, le sort ayant été favorable au neveu, au préjudice de l'oncle, il obtint la liberté; mais il s'empressa d'en faire le sacrifice à son oncle, et l'engagea, malgré beaucoup de résistance, à prendre sa place, en lui observant qu'à son âge, il suppor-

terait mieux que lui les horreurs de la captivité. Ils se séparèrent en s'embrassant, et les larmes aux yeux. L'oncle est maintenant dans ses foyers, et le neveu reste détenu dans les liens de la captivité; mais, qu'elle doit bien être adoucie par l'idée du sacrifice généreux qu'il a fait! Honneur à toutes les actions qui honorent l'humanité!

L O U I S F A U S S E T.

Le tonnerre était tombé sur le clocher de la commune d'Eu, et y avait mis le feu. *Louis Fausset*, grenadier au troisième bataillon de la septième demi-brigade qui, en ce moment, traversait cette commune avec sa compagnie, n'écoulant que son courage, escalade le clocher, en arrache les parties embrasées, et arrête ainsi les progrès d'un incendie qui menaçait toute la commune. Ce brave militaire, en rendant ce service important, a eu un bras fracassé et le côté gauche brûlé. Sur l'exposé de ces faits, constatés par les autorités constituées de la commune d'Eu, le ministre de l'intérieur, qui veille autant à l'encouragement des vertus, qu'à celui des arts, a chargé l'administration centrale du département, de remettre à Louis Fausset, à titre de récompense, une somme de deux cents francs, et de veiller à ce qu'il soit traité comme il le mérite, dans l'hôpital d'Amiens, où il a été transporté.

Les jeunes DUFOSSE, PAPILLON et DARTIN.

Les vertus sont de tous les âges; mais, il faut en convenir, la jeunesse leur prête un

nouveau charme : c'est qu'un jeune homme, qui se distingue de ses semblables, par un trait honorable, laisse encore à espérer une longue suite de belles actions.

Les citoyens *Dufossé*, *Papillon* et *Dartin*, tous trois âgés de dix-huit ans, et du canton de Saint-Maxens, département de la Somme, aperçoivent un père de famille, cultivateur des environs, prêt à périr avec son fils qu'il avait sur le même cheval, en groupe : la violence des eaux gonflées par la fonte des neiges, les entraînaient. Les trois jeunes citoyens volent à l'instant à leur secours, et ont le bonheur de les sauver.

Le lendemain, vers les cinq heures du soir, dans le même lieu, sur la chaussée du fauxbourg dit des planches, nouveau danger, nouvelle preuve de dévouement.

Un lieutenant qui conduisait de jeunes conscrits à Abbeville, en avait fait monter un derrière lui sur son cheval. En arrivant au fauxbourg, la violence des eaux épouvante le cheval, il recule, et précipite dans un fossé profond les deux voyageurs. *Papillon*, *Dufossé* et *Dartin*, ne perdent pas un moment ; ils lancent un bateau, s'exposent, surmontent les obstacles, et rendent de nouveau deux hommes à la vie. L'administration municipale, informée de ce double dévouement, invita à sa séance du 18, ces trois jeunes gens, qu'elle combla des plus grands éloges, et fit proclamer leurs noms, en présence du peuple, le décadi suivant.

Le Jeune L E C O I N T R E.

On n'apprendra sûrement pas sans intérêt, le trait suivant d'un jeune enfant, âgé d'environ

huit ans, et fils du citoyen Lecointre, secrétaire du citoyen Moltédo.

On avait obtenu du gouvernement algérien qu'on ôterait les fers à cet infortuné, et qu'on le mettrait en liberté ; mais, lorsqu'il a été question d'exécuter l'ordre, le jeune Lecointre a déclaré qu'il n'accepterait sa liberté qu'autant que son père obtiendrait la sienne, et que, si elle lui était refusée, il saurait souffrir comme son père et imiterait son courage.

TRIBUNAUX.

Homme divorcé, qui réclame sa femme après deux ans d'un nouveau mariage, contracté par elle.

VOICI une cause assez singulière, qui vient d'être jugée au tribunal de Seine et Oise : elle peut entrer, pour un fragment, dans l'histoire de nos mœurs.

— Une jeune femme, abandonnée de son mari, se retire dans le sein de sa famille, et se décide à demander le divorce. Deux ans s'écoulèrent sans que cet époux, auquel elle avoit fait signifier les actes de sa procédure, eût manifesté le moindre regret et la plus légère opposition à la dissolution du nœud conjugal. Encore dans l'âge où la nature fait entendre sa voix au cœur d'une femme, elle consentit à donner sa main à un habitant de la commune où elle demeurait. Déjà deux enfans étaient issus de cette nouvelle union, lorsque son premier mari parut songer lui-même à former d'autres liens. Mais

en se présentant sous le titre d'homme divorcé, on lui demande de justifier de l'acte de son divorce. Cet acte ne fut pas trouvé régulier dans sa forme, par l'officier civil, et il refusa de prêter son ministère à la seconde alliance que ce citoyen se proposait de contracter. Celui-ci, contrarié dans son desir, crut pouvoir réclamer, devant les tribunaux, sa première compagne, et faire prononcer la nullité de son divorce. Mais le tribunal de Seine et Oise, considérant que cet homme avait acquiescé, par son silence, au divorce, dont tous les actes lui avaient été notifiés; qu'il était demeuré dans l'inaction pendant les deux années qui s'étaient écoulées, entre la prononciation du divorce et du second mariage de sa femme; enfin, qu'il n'avait point formé d'opposition à la publication de ce mariage, l'a déclaré, par jugement du 24 pluviôse, non recevable en sa demande. Cette action, d'ailleurs, tendait à enlever une épouse à un citoyen de bonne foi, à deux enfans leur mère, et à ramener une femme délaissée dans les bras d'un infidèle.

Voici une cause d'un autre genre, mais non moins singulière.

— Il y a quelques jours qu'un individu a été traduit devant la commission de la dix-septième division, comme prévenu de vagabondage. Il était fort mal vêtu, mais d'un ton et d'un extérieur fort décens. Le président lui demande son nom, et le lieu de sa naissance: je m'appelle, répondit-il, Guillaume Liebenstein, né à Stutgard, pays de Virtemberg. — Quel est votre père, et que fait-il? — Il se nomme Frédérick, baron de Liebenstein. Il est grand chambellan héréditaire de l'électeur de Mayence; il compte des électeurs parmi ses ayeux, et

Il jouit de tous les droits attachés à sa souveraineté. — Comment vous trouvez-vous en France? — La haine du despotisme m'y a conduit, et mes services militaires, depuis la guerre, m'y procurent le titre de citoyen. J'ai préféré ce titre aux vains avantages que me promettaient en Allemagne mon droit d'aînesse, et pour le conserver, je me suis fait mettre au ban de l'Empire. — Vous êtes accusé de vagabondage; qu'avez-vous à répondre? — Un accident bien fatal a donné lieu à cette accusation. Je me rendais à Neuilly, chez le citoyen N***. mon ami, me sentant fatigué, je m'assieds sur le bord de la route, et m'y endors. Des gendarmes m'éveillent. Mon accent étranger, et, sur-tout, la perte de mes papiers, me rendent suspect. Je suis mené au bureau central, où, n'ayant pu réussir à me procurer les pièces qui constatent mon grade de capitaine à la suite, et la légalité de mon séjour à Paris, j'ai été emprisonné comme militaire vagabond, et, sur cette présomption, traduit devant vous. Mon défenseur, en produisant au conseil tous les actes et certificats qui prouvent mon extraction, ma qualité militaire et les motifs de ma résidence dans cette commune, convaincront mes juges que tout ce que je viens de dire est de la plus exacte vérité.

En effet, le défenseur a déposé toutes les pièces annoncées; et, par un plaidoyer simple, mais touchant, il a augmenté l'intérêt qu'avait déjà inspiré son client par lui-même. Celui-ci a été acquitté et rendu aussitôt à la liberté.

Depuis ce jour, Guillaume Liebenstein a été provisoirement placé à la maison nationale des Invalides, en attendant que le gouvernement lui assure un sort définitif.

MŒURS.

PREMIER FRAGMENT.

COMPARAISON.

— De tous les peuples, le Français est celui dont le caractère a, de tout tems, éprouvé le moins d'altération.

DUCLOS, *Considérations sur les Mœurs.*

J'AI promis de ne suivre aucune marche ; c'est, comme l'on voit, promettre qu'on se mettra fort à son aise : je veux cependant un peu d'ordre ; et, autant que possible, *commencer par le commencement.* Parlons d'abord de la surface des choses.

N'est-ce pas, depuis long-tems, un peuple vraiment charmant que le peuple français ? Tout ce qu'il y a d'aimable a été connu chez lui ; il s'est honoré par tout ce qu'il y avait de beau ; et, quelque chose que disent nos ennemis, ils conviendront, s'ils s'avisent d'être justes, que nos crimes tiennent plus aux circonstances qu'à nos mœurs ; plus à quelques individus qu'à la nation. Quel peuple fut plus brave ? L'Europe, sous ce rapport, répétera long-tems son nom avec admiration. Au milieu des malheurs et de la misère même, n'a-t-il pas montré un courage surnaturel ? N'est-ce pas du bord même de l'abyme, où on voulait le jeter, au moment où les divisions, les

armées étrangères, la guerre civile, la pénurie de presque tous les objets, concourraient à nous perdre; n'est-ce pas en cet instant terrible, que dans un désespoir généreux, il jura le salut de la patrie, la sauva, et la couvrit de gloire. Ils voulaient la perdre; aujourd'hui ils tremblent devant elle; ils l'admireront en dépit d'eux-mêmes. Non, non, cette nation ne doit point tenir une place ordinaire sur le globe: elle s'y distinguera par tout ce que le ciel a mis dans les mains de l'humanité, pour s'honorer dans le cours de la vie. Je ne sais pourquoi, quand ces idées me viennent à l'esprit, mon cœur se trouve plus à l'aise; on a beau s'élever contre la prévention nationale, c'est, à mon avis, un heureux sentiment; s'il nous aveugle quelquefois, il nous vaut souvent des vertus: dans ce cas, il est bon. Je n'irai point, cependant, comme un nouveau grec, dire: tout le reste est barbare; justice avant tout; mais je veux dire avec orgueil: *je suis Français*; et l'avoueraï-je? J'ai quelquefois dit ce mot en laissant échapper, une larme de joie. O France! ô ma patrie! Je te salue avec le respect et l'amour d'un enfant qui aime une mère vertueuse!

Le caractère dominant des Français, est une aimable légèreté; leurs mœurs ont souvent changé; mais le caractère est resté le même. Un penchant à tout ce qui est aimable et gai s'est fait sentir dans presque tout ce qu'ils ont fait. Ils ont su rendre agréable ce qui l'était le moins: ils sont les premiers des peuples modernes qui aient jeté quelques fleurs sur les sciences les moins susceptibles d'être égayées. Un bon mot les consolent d'un malheur.

Ils chantent avant le combat, et sont gé-

néreux après la victoire. Long-tems ils se distinguèrent par leur politesse ; sur la fin , il faut en convenir , elle était cependant devenue plutôt une gêne , qu'un lien facile de la société. Ce n'était pas encore les grimaces italiennes , mais ce n'était plus qu'une habitude compassée , un masque fort peu heureux , un verbiage menteur , et même indigne de l'honnête homme , s'il se fût avisé de l'analyser , et de s'en rendre compte. Il fut un moment , dans le cours de la révolution , où l'on eut quelque lieu de croire qu'elle était perdue pour jamais ; mais l'ancienne amabilité vivait dans le cœur des Français : elle reparut , et , nous osons l'avancer , elle fut plus franche. Nous ne connaissons guère aujourd'hui ces froides étiquettes , ces mille et une révérences , sots jeux des grands enfans : et , sans doute , en cela , nous n'en valons que mieux. Il y a encore beaucoup d'hommes polis maintenant , mais , en général , on se gêne le moins qu'on peut.

Les affaires ne permettent pas toujours de rire , mais il faut rire cependant , cela est naturel en France : le vaudeville est toujours la chanson favorite , et l'épigramme effleure encore les lèvres. Nos dames sont moins susceptibles que celles d'autrefois ; elles n'y mettent pas tant de finesse , mais , en vérité , elles n'en sont pas pis ; j'oserais même assurer que , sous plusieurs rapports , elles valent mieux , et j'en dirais bien quelques raisons , si cela ne pouvait pas trouver sa place ailleurs. Je ne les blâme , en ce moment , que d'avoir mis un peu trop à leur aise les jeunes gens. Maintenant un jeune homme , auprès d'une dame , y est volontiers comme à côté de son camarade ; il n'y fait pas plus de façon : il a ou-

lié que ses pères étaient galans, il ne sait plus qu'être amant, quand l'occasion se présente ; et je crois que bientôt il ne saura plus qu'être mari. On lui reproche déjà de garder son chapeau, dans des circonstances où on l'ôtait autrefois, et j'avoue, avec la franchise d'un gaulois, que je ne vois pas toujours quel mal si grand il peut y avoir. Mais pourquoi est-il quelquefois moins complaisant auprès d'un sexe qui, par un seul sourire, paye si agréablement la moindre déférence ? La politesse n'est qu'une grace de plus, mais la prévenance est une vertu qu'on doit toujours avoir.

Quoique moins polis, nos jeunes gens valent cependant mieux que ceux d'autrefois. C'est un point qu'il serait difficile de me contester. D'abord, ils sont moins libertins en général : est-ce l'effet des mœurs ou la faute des tems ? Je ne le dirai pas, il me suffit de le remarquer. Ils sont souvent bien moins instruits, mais, en revanche, ils sont plus graves : regardez leurs figures ; ils pensent en se promenant, ils pensent en parlant, ils pensent en dansant, ils pensent partout. Je me garderai bien de dire un mot de ces êtres nuls que l'on a qualifié du titre singulier, mais expressif de *merveilleux* ; j'ai toujours trouvé injuste que parce qu'une centaine d'imbécilles, que l'on retrouve partout, avaient paru insupportables, on en jeta le blâme sur tous les jeunes gens. La jeunesse actuelle, de quelque manière qu'on l'envisage, est une portion infiniment respectable pour le reste de la nation, par les services qu'elle a rendus, et par ceux qu'elle prépare ; les malheurs de la Patrie lui ont donné une sagesse anticipée, ils lui ont donné une énergie qu'elle ne se connaissait pas : que n'a-t-elle pas fait dans les armées ?

Que ne fera-t-elle pas encore ? Dans ses foyers quelle industrie ne déploie-t-elle pas ? Généralement elle n'est plus oisive ; si son éducation est si négligée , sans doute , ce n'est point elle qu'on en accusera ; mais elle ne laisse point éteindre le flambeau des sciences cependant. Allez dans les bibliothèques , vous y compterez trois jeunes gens sur un homme fait ; et sont-ils bien âgés ceux qui , en ce moment , font fleurir les belles-lettres ? N'avons-nous pas de jeunes poètes qui ont déjà ceint leurs fronts du laurier immortel ? Etouffons donc la voix de ces éternels détracteurs qui ne voyent jamais qu'un coin du tableau , et qui croient que tout est perdu , parce qu'ils ont interrompu quelques vieilles habitudes. Ces clameurs indiscrettes suffiraient seules pour décourager , et elles parviennent toujours à rendre injuste le reste du troupeau qui ne sait jamais voir par ses yeux.

Convenons donc , pour résumé , qu'en ne prenant que le dehors des choses , point où s'arrêtent volontiers les observateurs superficiels , les Français sont loin d'avoir perdu cette amabilité qui les a rendus de tout tems les amis de toutes les nations. Ils n'ont plus ce clinquant qui éblouissait ; et , par cette raison même , s'il leur arrivait d'être faux , ils paraîtraient moins coupables. Si l'éducation , ainsi qu'il entre dans le plan du gouvernement , peut parvenir à donner , pour la génération qui s'élève , un fonds réel à cette franchise de mœurs , les Français ne seront pas seulement aimables , mais encore des hommes dignes de respect.

P. B**

M O D E S.

LES têtes des dames ont peu varié depuis quelques jours ; mais , en revanche , nos belles ont tellement élargi leurs schals qu'ils ressemblent à des nappes , dont elles s'entortillent sur les épaules , les reins , etc. : il est du bon ton qu'ils aillent jusqu'aux jarrets ; et les profonds politiques , dans cette partie , conjecturent qu'avant la fin du mois , il faudra les faire descendre jusqu'aux talons. Alors nos dames ne ressembleront pas mal à de jolis fantômes-enveloppés d'un linceuil blanc.

S P E C T A C L E S.

O D É O N.

9 Ventôse.

LES DEUX VEUVES, *Comédie en un acte et en prose.*

L'AUTEUR avait prévenu le public , par les journaux , que sa pièce ne ressemblait , que par le titre , à celle du citoyen *Séguir* , que l'on joue sur le théâtre du *Vau-deville*.

Nous croyons que cet avis était inutile.....

Le sujet de la comédie de l'*Odéon* est à-peu-près le même que celui du *Bachelier de Salamance* , qui n'a pas eu de succès aux *Jeunes Artistes*.

C'est une jolie veuve qui a pris les habits et le nom de *Lindor*, et ne s'est fait connaître que sous ce déguisement à *Florestan*, qu'elle aime. *Florestan*, sur le point d'épouser *Léonore*, se brouille avec sa prétendue, et cède enfin aux charmes de la veuve qui l'a séduit, sous les habits de son sexe.

Il n'y a rien de bien remarquable dans cet ouvrage que le rôle de la jeune *Léonore*.... joué par la citoyenne *Molé*.

L'auteur a été demandé, sans enthousiasme... *Grandménil* a nommé le citoyen *Rigaud*.

Il y a eu un intervalle de six jours entre la première et la seconde représentation des *Deux Veuves*. — Nous en ignorons les motifs.

THÉÂTRE DU JARDIN ÉGALITÉ,

CI-DEVANT MONTANSIER.

II Ventôse.

L'APPARTEMENT A LOUER, comédie épisodique, en un acte et en prose, mêlée de Vaudevilles.

UN musicien qui ne dit rien de neuf, une actrice qui chante très-bien, et un perruquier gascon, fort plaisant, tels sont les personnages qui viennent voir l'Appartement. On a beaucoup applaudi, et avec raison, la citoyenne *Caroline*; il est impossible d'entendre une voix plus fraîche, plus pure et plus juste. Son air de *Paësiello* a transporté le public, déjà ravi par le duo de *Cimarosa*, qu'elle a chanté avec *César*.

Le rôle du perruquier est bien fait, plusieurs de ses couplets ont été répétés.

Dans un endroit, il se plaint de ce que son état est à moitié tombé, et il ajoute :

Pauvres perruquiers, *mes amis*,
 Descendez vite votre enseigne,
 Car ce n'est plus qu'aux *ennemis*
 Qu'on donne un coup de peigne.

Et dans un autre, il fait le détail des perruques qu'il a dans son magasin :

.....

Au parvenu qui s'y connaît,
 Une perruque à circonstance.
 Perruques à cheveux naissans,
 A la vieille sans chevelure;
 Perruque plate à bien des gens,
 Pour les coëffer à leur figure.

Ce petit ouvrage a généralement fait plaisir ; l'auteur a été demandé, et l'on est venu nommer le citoyen *Joseph Pein*.

THÉÂTRE DES JEUNES ARTISTES.

12 Ventôse.

Ancun théâtre ne donne peut-être plus de nouveautés que celui-ci. On doit savoir gré à son Administration des efforts multipliés qu'elle fait pour attirer le public ; mais ne devrait-elle pas aussi être plus difficile dans le choix des pièces qu'elle lui présente ? Nous le répètons, le théâtre influe beaucoup sur les mœurs, et il faut que la mère, qui a voulu procurer à sa petite famille un plaisir innocent, ne rougisse pas ensuite de l'avoir amenée à un

spectacle qui choque les yeux et blesse souvent les oreilles les moins délicates. Quoi de plus dangereux pour le cœur, de plus funeste pour l'esprit que la représentation de ces ouvrages orduriers..... de ces dégoûtantes productions d'un cerveau délirant, de ces rapsodies où règne, d'un bout à l'autre, l'immoralité la plus révoltante. Les auteurs qui les composent sont condamnables, mais plus condamnables encore les directeurs - amis, qui les reçoivent, les journalistes - amis, qui les louent, et les spectateurs - amis.... qui encouragent la médiocrité des uns et la sottise des autres.

L'ENFANT DE L'AMOUR, *Tragédie burlesque, en un acte et en vers.*

Branças et Zéphirine ont un fils qui aime Saucinette. — Saucinette est sur le point d'épouser son amant, lorsque Zéphirine s'y oppose, et avoue à Branças que Saucinette est un enfant de l'amour, qu'elle l'a eue avant son mariage, et qu'il va commettre un inceste; le fils (dont nous avons oublié le nom) se tue de désespoir, tout le monde se tue de désespoir.....

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

14 Ventôse.

L'INDICATEUR, ou le Bureau des Mariages, comédie épisodique, en un acte et en prose, mêlée de vaudevilles.

Encore une pièce à tiroirs!..... Encore des originaux, qui ne sont plus que des copies!..... Depuis deux ans on ne cesse de mettre en scène des auteurs, des acteurs, des actrices, des directeurs de spectacles, des journalistes,

des fournisseurs ; depuis deux ans on ne cesse de déclamer contre les drames , les pantomimes , et la musique *bruyante*.

Une pièce épisodique exige des détails extrêmement piquans , des couplets épigrammatiques et , en même-tems , ingénieux ; il faut que l'esprit remplace l'action et supplée à l'intérêt.

L'Indicateur n'a pas entièrement rempli ce but ; il y a des longueurs , des pensées rebattues , des *pointes* déjà faites , vingt fois , au théâtre même du Vaudeville ; nous osons dire , en un mot , que l'ouvrage n'a pas été généralement applaudi ; on en a demandé les auteurs , et le citoyen *Henry* a nommé les citoyens *Séjour* aîné et cadet ; Le premier , auteur des *Revenans* ; le second , auteur des *Deux Veuves* , charmante comédie qui fait toujours le plus grand plaisir.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE
NATIONAL, RUE FAVART.

18 Ventôse.

Reprise de *Primerose* , opéra en trois actes , avec des changemens , et intitulé maintenant *Roger* , ou *le Page*.

Le troisième acte de cette pièce est entièrement nouveau. *Roger* , sous les habits de *Primerose* , est conduit chez *Léon d'Albi* , et , oubliant sans cesse la retenue de son *sexe* , se livre à toutes les espiègleries d'un page.

Les détails de cette scène sont très-agréables et d'un excellent comique. Le rôle de *Léon d'Albi* est très-bien fait et bien joué par le citoyen *Solié*. La citoyenne *Carline* a excité les

plus vifs applaudissemens, et la citoyenne *Philippe* a montré beaucoup de sensibilité dans le rôle de *Primerose*.

Cet opéra attirera sans doute beaucoup de monde; nous recommandons aux *chœurs* un peu plus d'ensemble.

PHANTASMAGORIE DE ROBERT-SON.

Il y avait fort long-tems que je voyais sur les murs de Paris les affiches de la Phantasmagorie, ornées d'un beau spectre sortant de sa tombe, et l'envie ne m'avait pas encore pris d'aller voir ces merveilles; mais, en réfléchissant qu'un journaliste est un voyageur qui doit des relations aux gens qui ne sortent point de chez eux, je me suis dit: il faut y aller; et j'y fus.

Me voilà dans une salle de physique, où chacun examine des instrumens, où des dames se font électriser, où l'on se regarde, où l'on fait à peu-près comme par-tout ailleurs. Paraît le physicien: silence; on s'assoit.

L'instruction se mêle au plaisir: un petit aperçu de physique précède toujours les apparitions. On parla du galvanisme, ce phénomène singulier que Galvani découvrit par hasard, et que l'on cherche depuis ce tems à rendre utile à l'humanité. Une grenouille fut tuée, coupée aux trois quarts, et par le moyen du fluide galvanique, le physicien rendit le mouvement à ce qui lui en restait. Cette opération lui servit de texte pour parler de son objet principal: *La résurrection des morts*. Le fait est qu'il en parla en physicien éclairé, et pas du tout en

charlatan, comme beaucoup de personnes pourraient le croire. Il cherche les moyens d'amuser, mais non pas aux dépens de la raison; il la respecte, et trouve même les moyens de la servir en désabusant la crédulité. Il veut faire peur, cependant: on doit cette restriction à la vérité.

Après l'expérience de physique, il nous annonça que nous allions participer aux mystères égyptiens. J'avoue que je fus très-content d'assister aux mystères égyptiens, sans sortir des barrières. Comme j'imagine que mes lecteurs des extrémités de la France, qui ne peuvent pas voir la Phantasmagorie, ne seront pas fâchés d'apprendre ce que *Robert-son* appelle les mystères de l'Égypte; je vais leur dire ce que j'ai vu.

Une porte s'ouvre; je crois que c'est dans l'autre de la nuit que nous avançons. Les dames ont déjà peur; quoiqu'il en soit, on se place sur des banquettes, et l'on regarde autour de soi. Une lampe funèbre brûle tristement au-dessus de nos têtes, elle n'éclaire que le plafond peint en noir: nous-mêmes spectateurs placés dans des demi-ténèbres, nous paraissions presque autant d'ombres silencieuses. Les murs sont décorés à l'avenant; ici c'est un monceau d'ossements humains; là, un spectre qui soulève le couvercle de sa tombe; ailleurs un autre tableau aussi riant. Vous pouvez réfléchir tout à votre aise sur le néant des choses humaines; et sous ce rapport, *Robert-son* pourrait s'aviser de devenir un maître de morale.

Mais écoutons, la scène va s'ouvrir, les morts vont ressusciter; *Robert-son* prévient qu'il ne manque qu'un point essentiel à son spectacle; c'est un petit carême qui laisse la tête vide, et assez de crédulité pour donner un peu plus de prise à l'imagination: avec ces deux petites



préparations, le plaisir serait complet, et on aurait peur dans les règles, tout autant qu'il était d'usage en Egypte.....

Il dit; et la lumière disparaît. Non, mes amis, plus de lumière, pas même cette lueur incertaine qui ne régnait sur le cahos que pour mieux faire ressortir l'horreur des ténèbres..... Les jaloux n'y voyent plus; tendre amant, ton bras se glisse aussitôt autour de la taille légère de ton amie; elle tremble, ton amie, et tu la rapproches de ton sein. Mais tes lèvres n'ont-elles pas cherché les siennes? Je n'ose le dire; je n'ai point entendu le murmure du bonheur.....

Mais que vois-je! Un spectre! C'est la mort armée de sa faux. Mes yeux l'apperçoivent à peine; elle accourt du bout de l'univers; elle s'avance, ses traits hideux se dessinent, s'aggrandissent, la voilà; elle tombe sur nous. Un cri se fait entendre; les dames se croient perdues; le spectre s'évanouit. Mille autres lui succèdent. Ils voltigent autour de nous, et nous nous familiarisons avec leur présence épouvantable. Bientôt le ciel est en feu, un ange parcourt les airs, il annonce la fin du monde, et les morts sortent de leurs tombeaux.

Tels sont quelques-uns des objets que, dans l'espace d'une heure, le citoyen *Robert-son* fait passer sous les yeux des spectateurs. Je ne sais pas comment les égyptiens s'accommodaient avec leurs spectres, mais à coup sûr les Français trouvent encore le mot pour rire, même en face du diable. Au milieu du silence le plus profond, il y a toujours quelque plaisant qui fait entendre ses remarques; et il est impossible d'y tenir. Je suis persuadé que nous ririons même en enfer. Les dames rient et crient de peur en même tems.

Nous n'en dirons pas davantage de la Phantasmagorie ; il nous suffit d'avoir donné une idée de ce spectacle singulier à ceux de nos abonnés qui ne sont pas à portée de le voir ; Ce spectacle lugubre pourrait d'abord effrayer nos enfans et les aguerrir ensuite contre les craintes nées d'une imagination que la raison n'a pas éclairée.

BULLETTIN DES THÉÂTRES.

LA jolie comédie *d'Adolphe et Clara* ou *les Deux Prisonniers* attire toujours la foule au théâtre de l'Opéra-Comique national de la rue Favart.

— On va divorcer à *Misanthropie et Repentir*, pour se *raccommoder* aux *Deux Prisonniers*.

— La jeune citoyenne *Philippe*, a joué dernièrement *Virginie* dans la pièce de *Paul et Virginie*.

De la naïveté, de l'ame, et sur-tout de la *décence*, voilà ce qui lui a valu beaucoup d'applaudissemens.

Le public a été aussi juste envers la citoyenne *Desmares* qui vient de jouer dans *Sophie et Moncars*, au théâtre Feydeau.

Ces deux jeunes artistes méritent les plus grands encouragemens.

— On doit être étonné du travail que fait la citoyenne *Saint-Aubin*. Cette actrice, intéressante sous tous les rapports, joue presque tous les jours et souvent dans trois pièces.

— *Michu* quitte l'Opéra-Comique, au mois

de *floréal*, et va prendre la direction de *Rouen*.

— La citoyenne *Scio* est toujours bien malade.

— La citoyenne *Lesage* a été blessée (le 15 ventôse), dans *Lodoïska*.

— On répète à force les *Bardes*, et l'on espère que ce grand ouvrage pourra être donné dans le mois de *germinal* prochain.

— Il y a quelques jours, l'entr'acte de *Toberne* a duré trois quarts d'heure. — A qui la faute ?....

— *Une Journée de Ferney* se donne souvent au théâtre du *Vaudeville*, et le public y vient avec plaisir.

— Le théâtre des *Elèves de l'Opéra-Comique et des Amis des Arts*, rue *Martin*, est fermé. *Ribié* a loué la salle.... qu'en fera-t-il ?

— *Bosquier-Gavaudan* passe au théâtre *Feydeau*; *St.-Léger*, *Belford* et la citoyenne *Mézière*, sont engagés à celui des *Troubadours*.

— Le théâtre des *Troubadours* ouvrira, le premier *floréal*, sous la direction de *Léger*, ci-devant artiste du *Vaudeville*.

— L'impôt, prélevé sur les recettes de divers théâtres de Paris, pendant la dernière décade de *pluviôse*, a monté à 10,782 francs, 97 centimes.

— *Ducray - Duminil*, dans son numéro du journal des *Théâtres*, dit :

« On doit remettre, incessamment, à l'*Ambigu - Comique*, l'intéressante pantomime de *Victor*, avec un troisième acte nouveau. »

Dans le roman de *Victor*, l'auteur s'exprime ainsi à chaque page : qu'il est *intéressant*, mon Victor ! voyez comme il *intéresse*, mon Victor, etc.....

Sa pièce de *Victor* a, en effet, été remise, et le troisième acte *vaut* les autres.

— On remonte *la Caravane* à l'Opéra ; Grétry y a fait un nouvel air pour *Lais*.

—Plusieurs spectacles sont bien malades.

Comme on nous a fait quelques reproches sérieux sur nos articles des petits théâtres, nous devons sérieusement y répondre. On nous blâme de nous occuper beaucoup trop de choses qui en valent peu la peine ; nous le croyons aussi, et peut-être à l'avenir nous bornerons-nous à une simple notice ; mais, nous ne pouvons promettre d'abandonner entièrement notre premier plan. Nous avons voulu faire marcher en même tems l'histoire des lettres et celle des mœurs, et alors, il est de notre devoir de dire si c'est le bon ou le mauvais goût qui triomphe. Quoi ! un habitant des départemens éloignés, apprendra que les trois quarts de Paris (je veux dire les trois quarts des personnes qui vont au spectacle) abandonnent, pour les théâtres des Boulevards, les salles où les chef-d'œuvres que les autres nations nous envient, ont été si long-tems applaudis : il l'apprendra, dis-je, et ne saura point ce que sont les pièces du Boulevard, qui font courir tant de monde ! Nous croyons devoir être plus conséquens. Nous dirons également ce qui est à notre honte et à notre gloire ; nous louerons ce qui nous paraîtra bon, nous blâmerons ce qui sera mauvais, sans faire acception de lieu ni de personnes. Telle est notre manière de voir.

Il y a encore aujourd'hui nombre de gens qui ne sont pas persuadés de l'influence qu'ont les spectacles sur les mœurs des villes, et qui n'envisagent une pièce dramatique que sous le rapport de la littérature. Un philosophe, un observateur doit aller plus loin, il doit examiner l'impression que produisent les choses pour apprendre où en sont l'esprit et le cœur des spectateurs. Le tableau alors est complet, vous avez sous les yeux les auteurs et les spectateurs. D'ailleurs, le spectacle et les spectateurs sont des objets relatifs : c'est-à-dire que le spectacle peut corrompre le goût des spectateurs, mais, en même tems, les spectateurs peuvent dégrader la scène. On ne s'amuse jamais que suivant sa manière de sentir ; faites jouer le *Misanthrope*, d'un côté, et une pièce de *Cuvelier* de l'autre ; la foule va se partager : vous pouvez prononcer ensuite. Mais ce qu'il y a de malheureux là dedans, c'est que vous aurez plus de *Cuveliers* que de *Molières*, c'est-à-dire, plus de monstruosités que de chefs-d'œuvre.

V A R I É T É S.

E G Y P T E.

Extrait d'une lettre du Caire, du 22 brumaire.

L'AIR le plus pur, la température la plus douce, est le bienfait de ce climat, qu'on nous avait peint comme dangereux. A la vérité nous sommes dans la plus belle saison de l'année ; les eaux du Nil se retirent, après avoir inondé les

plus belles terres, et y avoir laissé un limon précieux pour le cultivateur.

En France, privés de nos nouvelles, peut-être trompés par quelque faux rapport, et sur-tout, par ceux de quelques individus qui s'en retournent, parce qu'en arrivant dans ce pays, ils n'ont pas trouvé des sequins au bord de la mer, au lieu de sable, on débitera, sans doute, que les Arabes et les Bédouins nous assassinent. Ne faudrait-il pas plutôt dire que nous les chassons de leur pays? A la vérité, le défaut de s'entendre coûte la vie à bien de braves gens, de part et d'autre.

Le système des Arabes, de combattre toute nation qui passe sur les terres qu'ils occupent, s'ils n'ont pas de traité avec elle, est, sans doute, une chose fâcheuse; mais ceci est un inconvénient que les Turcs éprouvent de tout tems. Mais ont-ils des traités avec ces mêmes Arabes? Nous en avons déjà de convenus avec plusieurs tribus, qui, non-seulement, ne nous combattent plus quand ils nous rencontrent, mais même qui nous escortent et se battent pour nous. Enfin, veux-tu savoir la bizarrerie de cette guerre? Une barque qui montait le Nil avec dix ou douze volontaires français, est attaquée à son passage, devant un village de la rive droite. Nos soldats se battent tant qu'ils ont des cartouches; ils repoussent les barques des Arabes qui les attaquaient; mais leurs munitions étant finies, ils se réfugièrent dans les bois sur la rive gauche du Nil. Quel est leur étonnement de voir venir le cheick, (*c'est le prêtre turc*) d'un village voisin, avec cinq ou six cents personnes armées qui viennent pour les défendre! En effet, les Arabes de la rive droite venaient avec leurs bateaux pour débar-

quer sur la rive gauche, et voulaient les assassiner. Mais le brave cheick et sa troupe se joignent aux Français, chassent les Arabes ennemis, et fournissent une barque aux français, jusqu'à Rahmanié, lieu où sont des troupes françaises. Par-là, tu juges bien qu'avec les talens du général Buonaparte, nous devons avoir, avant six mois, plus d'amis que d'ennemis dans les tribus des Arabes.

Quant aux Mameloucks, ils sont battus, éparpillés, et nos troupes ne demandent qu'à les rencontrer; car il n'y a pas un Mamelouck qui n'ait une ceinture de deux ou trois cents louis. Juge comme nos soldats se battent pour les dépouiller; aussi il y a des volontaires qui ont vingt et trente mille francs des dépouilles des Mameloucks.

Il me reste à te parler des avantages des récoltes en ce pays. On y recueille d'excellent café qui vient de Moka, du sucre qui est à très-bon marché; du bled, plus qu'il n'en faut pour les habitans dans trois années. Les plantes de nos contrées, sur-tout, les plus utiles, y seront cultivées avec succès. L'indigo qu'on y recueille est de très-belle qualité et pourra rivaliser les plus beaux indigos. Enfin, on peut se flatter que l'Egypte nous tiendra lieu des îles d'Amérique, et qu'on aura les plus belles récoltes sous quelques années. Il est peu de gens qui apprécient ces avantages; mais le général Buonaparte sait les apprécier et saura les faire valoir.

Veillez, Citoyens, consigner dans votre feuille le fait suivant, dont j'ai été hier le témoin:

Un jeune homme et une jeune femme devoient, il y a quelques mois, s'unir des nœuds

de l'hyménée : la jalousie les divisa , et tous les efforts de l'amitié ne purent les ramener. La jeune personne , fort jolie , et parti très-riche , voyait à ses pieds une foule d'adorateurs , qui tous prétendaient à sa main. Ses parens la pressaient de faire un choix : soit que son cœur , prévenu , penchât toujours en faveur de son amant (chose qu'elle n'a cependant jamais voulu avouer) , soit qu'aucun des soupirans ne lui plût , elle différait toujours de se rendre aux vœux de sa famille. Hier , son père et moi nous l'accompagnâmes au théâtre Favart. Le hasard , ou plutôt l'amour qui se mêle de tout , y conduisit l'amant congédié , et le plaça dans une loge en face de nous. On se reconnaît aisément. Pendant la première pièce , on échangea à peine quelques regards pleins de fierté ; mais à la seconde , quand *Adolphe* et *Clara* oublièrent leur haine , et jurèrent de ne plus se séparer , leurs regards devinrent plus doux , plus tendres ; ils y lurent réciproquement l'oubli d'un instant d'erreur : l'amour triompha. Le jeune homme vint nous joindre après la pièce , sous prétexte de demander au père des nouvelles de sa santé. Celui-ci vit l'émotion de sa fille , et retint l'amant à souper. A minuit , leur union fut arrêtée , et , ce matin , le notaire en a dressé le contrat.

Ce fait , que je puis attester , prouve l'influence qu'a sur nous la morale présentée sous des fleurs , et combien les théâtres peuvent contribuer au rétablissement des mœurs , si on les tourne sans cesse vers cet objet.

Salut ,

D.....

Aux Rédacteurs du Mercure.

» Les animaux qui meurent de faim ne meurent pas enragés; *il serait absurde* d'en conclure que ceux qui ne boivent ni ne mangent, pour cause de maladie, ne peuvent pas enrager. Ce n'est point préjugé, c'est prudence, de tuer ceux qui sont dans ce cas, pour prévenir de grands maux. »

Tel est, si je ne me trompe, citoyens, le sens de la lettre du citoyen *Cléau*.

Votre feuille n'est pas susceptible de tous les développemens que la question dont il s'agit pourrait exiger, je me bornerai donc à quelques mots.

Je sais bien que la morsure des animaux en colère est plus ou moins dangereuse, et quelquefois donne lieu à la rage; il y en a des exemples dans celui même qui, modestement, s'est placé le premier de tous, et dans quelques autres; mais je ne connais encore aucun exemple, parmi les animaux domestiques, où les maladies *instinctuelles ou morales*, telles que le chagrin, la douleur, la frayeur, etc., dans lesquelles la sensation de la faim et de la soif disparaît pendant plus ou moins long-tems, et que l'auteur de la lettre dit être très-voisine de la rage, aient jamais donné lieu à cette maladie.

Où en serait la médecine vétérinaire, qui fait déjà si peu de progrès, si on allait conclure, *sans être absurde*, de la lettre du citoyen *Cléau*, et avec lui, que les animaux qui ne mangent ni ne boivent, peuvent devenir enragés? car à-peu-près, tous sont sujets à cette maladie, et presque toutes les maladies commencent par

l'anorexie ou le *dégoût*, il faudrait donc tout tuer par prudence.

L'ancienne société de médecine, qui se méfiait de la véracité des cures de rage qu'on lui adressait, conseillait d'enfermer les animaux sur lesquels on avait quelques craintes, et de les suivre avec soin; mais on commence toujours par tuer, puis ensuite on crie à la rage, et l'imagination des malheureux mordus qu'on exalte, les tourmente peut-être assez pour développer une maladie convulsive qui n'aurait jamais eu lieu sans cela, et qu'on prend d'autant plus aisément pour la rage, que l'issue en est quelquefois la même.

Je conclus, 1.^o que les animaux privés, par quelques circonstances, d'alimens et de boisson, ne deviennent pas pour cela enragés, comme on le croit assez généralement.

2.^o Que les animaux qui refusent de boire et de manger, pour cause de maladie, *morale* ou *physique*, ne courent pas plus le risque, pour cela, d'être affecté de la rage, que de toute autre maladie, dont ce symptôme est également le précurseur.

3.^o Que la rage a des symptômes univoques, indiqués par tous les auteurs, et auxquels il est bien plus facile de la reconnaître, que par le refus des alimens et de la boisson.

4.^o Je conclus, de plus encore, qu'il n'est pas constant que les animaux enragés refusent toujours de boire et de manger, et je pourrais peut-être citer des exemples du contraire.

Je me propose de vous faire une nouvelle lettre sur la rage dans les herbivores, elle pourra aussi détruire quelques craintes et quelques préjugés. Salut et fraternité : HUZARD. *vétérinaire.*

La branche théologique de la société Teylérienne, à Harlem, vient de proposer la question suivante : « Quelle est l'origine et l'histoire des théophilantropes, qui, depuis peu, se montrent publiquement dans la république française ? Quel rapport y a-t-il entre leurs dogmes, leurs rites, et ceux des chrétiens ? Et qu'a-t-on à attendre de cette société, pour la religion, en général, et pour le christianisme, en particulier ? » Le prix du concours est une médaille d'or, de 400 florins d'Hollande, valeur réelle. Le terme en est fixé au 11 frimaire, au VIII. On n'y admet que les mémoires envoyés avant ce terme (qui est de rigueur,) à la fondation teylérienne, écrits en latin, en hollandais, en français ou en anglais. Nous ne répondrons point à la question de la société ; mais nous profiterons de cette occasion, pour en faire une que l'on ne s'est pas encore avisé de faire, et que nous essayerons de résoudre, dans un de nos numéros ; la voici : *Un culte de religion naturelle est-il susceptible d'une longue durée ?* Cette question intéresse la philosophie et la morale, plus qu'on ne le croirait au premier abord ; et il y a, sans doute, long-tems qu'elle aurait dû fixer l'attention de l'homme qui médite, en silence, le bonheur du genre humain.

Il est d'un bon gouvernement d'encourager, tantôt par des secours ; tantôt par la gloire seule, tout ce qui tient à l'utilité publique. Le ministre de l'Intérieur a, conformément aux dispositions de son programme sur les plantations, accordé une médaille d'or au citoyen

Saint-Martin, propriétaire, en la commune de la Bastide, département de l'Arriège. Ce citoyen a planté une promenade publique et ouvert une fontaine à l'usage de ses voisins et des voyageurs. Cette action rappelle cette belle Idylle de Gessner, où il fait bénir, par deux voyageurs, la cendre de l'homme vertueux, qui a planté les arbrisseaux où ils se reposent. Ne devrait-il pas entrer toujours dans les desseins d'un homme riche de faire quelques sacrifices pour l'utilité publique? il se préparerait des jouissances pures et honorables. La médaille d'or sera donnée solennellement au citoyen Saint-Martin, le jour de la fête consacrée à l'agriculture, et il pourra se dire comme le vieillard de la Fontaine :

Mes arrières-neveux me devront cet ombrage.

— Le bureau des longitudes, dans sa séance du 14, a nommé le citoyen Bougainville, à la place d'ancien navigateur, vacante par le décès du citoyen Borda : les autres navigateurs que l'on proposait avec lui étaient les citoyens Bory, Labretonnière, Bruix, Granchain, Misiessy, et Rosilly.

— Déjà les Français, écrit-on de Naples, ont fait des fouilles dans les décombres de *Pompeia*; on espère y trouver des choses infiniment précieuses. On a découvert deux squelettes de femme, qui périrent lors de la ruine de cette ville; et l'on a fait passer au Ministre de l'Intérieur deux bracelets et un collier d'or, dont elles étaient, sans doute, décorées au moment de l'engloutissement; ils sont d'un très-bel or. On a trouvé aussi beaucoup de beaux marbres et de médailles,

entr'autres une de Gobert, sur le revers de laquelle il y a une figure allégorique, avec ce mot *liberté*.

— On assure que la commission des inspecteurs de la salle du conseil des Anciens, s'occupe de l'exécution prochaine d'un très-beau projet : celui de faire, du côté des ci-devant Feuillans, une terrasse qui réponde à la grandeur de celle qui est du côté de l'eau, d'abattre, à cet effet, tout ce qui est sur la ligne, depuis la rue de l'Échelle jusqu'à la rue St.-Florentin ; de la planter de plusieurs rangs d'arbres, et de construire tout le long, avec une belle grille, une grande serre pour les orangers.

Fin de la Lettre sur les tableaux peints par les femmes.

Aimables émules, ne vous alarmez pas. Si j'ai ouvert une série de questions plus délicates, plus difficiles à traiter qu'elles ne le semblent d'abord, si je me permets de donner des conseils, je ne prendrai point le ton d'un Aristarque orgueilleux. Comme vous, je cherche à m'instruire ; un même desir de gloire nous anime, et je me tiendrais honoré des succès que plusieurs d'entre vous ont justement obtenus. Mais autant je dois éviter de vous déplaire, de porter dans votre ame le découragement et les regrets, autant je dois vous parler le langage de la sincérité ; si je parviens à donner à mes idées de l'ordre et de la clarté, je les offrirai dans cete même feuille, non seulement à celles qui déjà se sont rendues recommandables par leurs talens, mais encore aux jeunes élèves qui pourraient s'être lancées témé-

rairement dans une carrière dont elles n'ont pas apperçu toute l'étendue, où leurs pas incertains ne sont pas toujours dirigés avec précaution, et dont le but n'est pas encore distinct à leurs propres yeux.

Puissai-je être utile à quelques chefs de famille qui, plus jaloux d'ouvrir à leurs enfans la carrière des arts, qu'éclairés sur les moyens de les y conduire, prennent souvent pour un présage de talent, pour l'avant-coureur du génie, ce goût inné qui les porte à toute espèce d'imitation. Trompés par des résultats puérils que la tendresse paternelle et la complaisance indiscrete des amis ne manquent jamais d'exagérer, ils engagent leurs enfans dans des études où la plupart rencontreront des amertumes au lieu de jouissances, des obstacles à leur fortune plutôt que les occasions de l'améliorer; enfin cette triste médiocrité de réputation moins desirable qu'une parfaite obscurité.

L A N D O N.

— Le 17 ventôse, il y eut au Conservatoire de musique une séance intéressante, dont le but était de choisir le sujet destiné à remplir les solo de violon au théâtre de la République et des Arts. La salle était remplie par une infinité d'artistes et d'amateurs distingués, et par les élèves du Conservatoire. On attendait les concurrents, un seul se présente, un seul a courru, c'était le citoyen Rode. Il a joué un concerto de sa composition, remarquable par la justesse, la variété et la délicatesse d'expression. Les applaudissemens les plus mérités ont accompagné ce virtuose, lorsque le jury lui ayant décerné le prix, il est allé recevoir les félicitations dues à son talent précieux dans les

bras du président du jury, le citoyen Gaviniex, qui parcourt avec gloire la même carrière!

— Le jour du mardi-gras, à Vienne, il s'est passé un événement singulier. Un chevalier de l'ambassade anglaise, était devenu amoureux de la comtesse d'Halberg, jeune et belle femme, qui ne vit pas avec son mari. La comtesse, qui voulait mettre la fidélité de son amant à l'épreuve, sachant qu'il allait à la Redoute, (bal masqué) se déguisa en homme, et se rendit au bal. Elle s'approcha aussitôt de l'anglais, lui témoigna beaucoup d'étonnement de le trouver-là sans sa bien-aimée, et continua à le plaisanter. L'anglais prit avec chaleur la défense de sa dame; comme le masque ne cessait pas ses plaisanteries, l'anglais lui proposa de terminer cette affaire par un duel; le masque accepta la proposition pour le lendemain matin. Le rendez-vous était au *Prater*. La comtesse s'y rendit à neuf heures du matin, toujours déguisée en homme, et ayant, pour second, le prince de Ligne. L'anglais avait pris un secrétaire de l'ambassade. Après quelques pourparlers, l'amant reconnut sa bien-aimée, et l'on devine aisément que le fer lui tomba des mains.

A N N O N C E S.

Adolphe et Clara, Comédie en un acte en prose, mêlée d'arriettes, paroles de *J. B. Marsollier*, musique du citoyen *d'Aleyrac*; représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Opéra-Comique national, le 22 pluviôse, an 7. Prix, 1 franc. Paris, au Bureau général du *Mercure de France*, chez *Cailleau*, imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n°. 461.

Histoire de l'Origine des progrès de la décadence des Sciences dans la Grèce, traduite de *Christophe Meiners*, professeur ordinaire de Philosophie, à l'université de Gottingue; par *J. Ch. Laveaux*; cinq vol. in-8°. de 4 à 500 pages chaque. Paris, chez *J. Ch. Laveaux* et compagnie, imprimeur-libraire, rue du faubourg Honoré, maison ci-devant Beauveau; *Moutardier*, libraire, quai des Augustins. Prix, 20 fran., et 27 fr. franc de port.

Nous nous proposons de donner une idée de cet important ouvrage.

Le nouveau Magasin des Modernes, Comédie en un acte, en prose, mêlée de vaudevilles, représentée pour la première fois sur le théâtre du Vaudeville, le 18 frimaire an 7. Paris, chez *le libraire du théâtre du Vaudeville*, rue de Mathe, et à son imprimerie, rue des Droits de l'homme, n°. 44. Prix, 1 fr. 50 c. avec 10 airs notés.

Abrégé des Hommes Illustres de Plutarque, par le citoyen *Acher*, tome premier, contenant les vies de Plutarque et Amyot; Thésée et Romulus; Lycurgue et Numa; Solon et Publicola; Thémistocles et Camille. A Beauvais, chez l'Auteur, rue de l'Écu-de-fer; Desjardins, Imprimeur-libraire, rue de l'Oise, n°. 233g. — Paris, chez Dupont, rue de la Loi, n°. 1231, et Debray, Palais-Égalité, n°. 235.

Nous dirons un mot de cet Ouvrage.

— Tous les jours on se plaint des contrefacteurs, ces véritables brigands qui devraient peut-être être punis de la peine que la Loi inflige aux voleurs ordinaires; la citoyenne *Molé*, propriétaire de la Pièce intitulée : *Misanthropie et Repentir*, a élevé ses plaintes au sujet de cette pièce que la cupidité coupable s'est empressée de mettre au jour avec nombre de fautes. Le citoyen *Cholet*, imprimeur-libraire, rue des Droits de l'homme, n°. 44, près la Force, prévient le Public que lui seul a acquis la pièce de *Misanthropie et Repentir*, et qu'elle paraîtra le 21 de ce mois.

— Le citoyen *Boinvilliers* annonce que la seconde édition de son *Manuel Latin*, est sous presse, et paraîtra au premier jour. Cet ouvrage a été adopté par un grand nombre de professeurs. C'est chez le cit. *Barbou*, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, qu'on pourra se le procurer revêtu de la signature de l'auteur.

Les Orphelines de Flover-Garden. Paris, chez *Lepetit*, libraire, quai des Augustins, n°. 32, et *Pougens*, rue Thomas-du-Louvre, n°. 246, 4 vol. in-12, avec des figures, gravées par *Mariage*. Prix, 7 fr. pour Paris, et 8 francs 60 centimes pour les Départemens.

La Grammaire Française et l'Orthographe, apprises en huit leçons; Ouvrage avec lequel on peut, en huit jours, connaître et écrire correctement tous les mots de la Langue Française, cinquième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, terminée par une Méthode sûre pour bien Orthographier, par le citoyen *Prevost saint-Lucien*. Dédiée aux citoyens des départemens nouvellement réunis à la France. Prix, 2 francs broché, franc de port dans tous les départemens; 1 franc 50 centim. broché, et 1 franc 75 centim. relié en parchemin, pris à Paris. — Se trouve à Paris, à la *Reunion des Arts*, Boulevard, entre les portes Denis et Martin, n°. 3, et chez le citoyen *Bidault*, Libr., rue Hautefeuille, n°. 10. — Il faut affranchir les lettres et le port de l'argent.

Théâtre complet de Kotzebue, auteur de *Misanthropie et Repentir*; traduit de l'allemand par *Weiss*, professeur de langue allemande au Lycée, et *L. F. Jauffret*, membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires: Ouvrage orné du portrait de *Kotzebue*, gravé avec beaucoup de soin par *Gaucher*. — Le succès prodigieux qu'obtient dans ce moment à Paris un des drames de *Kotzebue*, (*Misanthropie et Repentir*) fait préjuger sans peine l'intérêt du recueil que nous annonçons. Il formera six forts volumes in-8°. , divisés en douze livraisons, dont la première, qui paraîtra sans faute le premier *Germinai*, contiendra: 1°. *Misanthropie et Repentir*; 2°. *le Généreux Mensonge*, ou la Suite de *Misanthropie et Repentir*; 3°. *la Reconciliation*, ou *les Frères désunis*, nouveau chef-d'œuvre du même auteur, qui obtient dans ce moment le plus grand succès en Allemagne. Les editeurs annoncent beaucoup d'autres pièces intéressantes dans le prospectus de leur entreprise, qui se distribue gratuitement à leur bureau, rue de Vaugirard, n°. 1201, derrière l'Odéon, ainsi que chez *Kœnig*, Libraire, quai des Augustins; *Fuchs*, Libraire, rue des Mathurins; *Treuttel et Wurtz*, quai Voltaire. — On souscrit moyennant 9 francs pour les trois premiers volumes et 18 francs pour l'ouvrage complet. Les souscripteurs des départemens doivent ajouter 6 francs pour le port.